Document generated on 07/15/2025 7:08 p.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

L'âme sauvage

Patrice Joubert

Number 39, Fall 1994

Cas limite

URI: https://id.erudit.org/iderudit/4301ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Joubert, P. (1994). L'âme sauvage. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (39), 14–22.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1994

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

L'ÂME SAUVAGE

PATRICE JOUBERT

J'avais chevauché toute la journée. Dans la lumière vineuse, mon cheval et moi dessinions un spectre étiré de fatigue sur la fine couche de neige. Nous avancions lentement. La neige étouffait le bruit des sabots, le cuir de la selle crissait à chaque pas. Le froid et l'épuisement me faisaient frissonner.

Le soleil allait disparaître derrière les mornes collines de pierres dans quelques minutes. J'avais repéré de loin une sorte d'anfractuosité rocheuse sortant du paysage comme une immense dent, dernier défi rageur d'un monstre enseveli sous le sable, la neige et les âges. L'angle de l'anfractuosité créait un surplomb sous lequel, dans son creux, nous pourrions nous abriter pour la nuit.

Sur la plaine, autour de nous, des îlots de foins sombres et secs se dressaient hors de la neige. Nous avancions toujours. Nous n'étions plus maintenant qu'à quatre ou cinq cents pieds, lorsque je distinguai un faible reflet orangé intermittent se reflétant sur la paroi rocheuse sous le surplomb. Quelqu'un était déjà là. Merde. Je tirai doucement sur les guides, et mon cheval s'immobilisa.

Le soleil s'était à présent réfugié derrière les collines. Un drap sombre se couchait sur l'immensité farouche et blanche au milieu de laquelle mon cheval et moi demeurions immobiles. Et puis, comme si elle avait pris la décision pour nous deux, ma monture reprit son pas, continuant vers l'abri. Je m'en remis à elle. Les chevaux sentent souvent mieux que nous certaines choses. Ils savent d'instinct où se tapit la peur.

J'avais beau faire confiance à mon cheval, je ne me sentais pas moins réticent à toute rencontre. Mais l'endroit était le seul véritable abri dans ce désert de pierres et de neige, et le crépuscule me laissait tout juste le temps d'y arriver. Je me préparai donc à

m'adresser à un étranger, à lui demander si je pouvais partager avec lui cet espace entre ciel et terre, ce repli entre le jour et la nuit où craquait un feu de bois.

J'anticipais la rencontre. J'ai l'âme profondément sauvage, et les paroles ne sortent pas facilement de ma bouche. Et surtout, je suis parfois d'une franchise plutôt entière, ce pourquoi être aimable ne m'est pas toujours facile. Je passe pour avoir plutôt un sale caractère, et très peu de gens me sont sympathiques. Et ils me le rendent bien. Aussi, je m'attendais au pire, c'est-à-dire à avoir affaire à quelqu'un de rébarbatif qui m'enverrait au diable et le payerait de sa vie, ou pire, m'assommerait de propos insipides, trop heureux de déverser sur moi sa philosophie de la vie. Je me préparais, m'exhortant au silence, à la patience. J'avais assez d'ennuis comme ça sans joncher ce bivouac d'un nouveau cadavre. Quitte à lui adresser quelques sourires approbateurs avant de me lever au milieu de son discours pour aller me coucher, prétextant une journée exténuante, ce qui, après tout, était vrai.

Puis, à cent pieds, l'irrépressible besoin de sentir la crosse de ma winchester fut plus fort que moi. Je la caressai de la main droite, derrière ma jambe. Elle était bien en place, dans son long étui. Son contact me rassura. Quant à mon colt « peacemaker », il était confortablement appuyé contre ma cuisse, dissimulé sous mon cache-poussière. Son barillet était plein.

Le cri métallique d'une buse fusa dans l'obscurité. Une voix un peu éraillée flotta à sa traîne, chevauchant son écho dans la nuit.

— Tes armes te seront inutiles, étranger.

Je distinguais à la lueur dansante du feu le visage hirsute et souriant d'un vieillard à barbe blanche sous les rebords déformés d'un grand chapeau taché couleur de pierre. Je m'arrêtai à nouveau.

— Le café est prêt, étranger. T'as faim ?

Je ne répondis rien et chevauchai jusqu'à sa hauteur. Je tentai un sourire dont j'espérais qu'il apparaisse un brin aimable.

— Ragoût de crotale et de lièvre, ça te dit ? me demanda-t-il les yeux tournés vers un petit chaudron qu'il remuait doucement.

— Ça me va, lui répondis-je enfin. Merci.

— Mets ton cheval là, près de ma vieille mule. Ils pourront faire connaissance. Il rit.

Je souris et fis comme il disait. En descendant de cheval, je remarquai que ce qu'il appelait sa vieille mule n'en était pas une. L'animal était sans l'ombre d'un doute un cheval, un très vieux cheval aux proportions étranges, dont le dos, dissimulé sous une grande couverture, semblait supporter un large bagage pointu ou je ne sais quoi. Je me demandai pourquoi le vieillard ne l'en avait pas déchargé. Le cheval ne semblait cependant pas en souffrir.

Je retirai la selle de mon cheval et l'entravai juste ce qu'il faut pour qu'il puisse brouter librement. Je vidai la moitié de ma gourde dans une gamelle et le fit boire. Malgré la neige, il y avait assez de foin poussant là pour qu'il se sustente. Je lui caressai l'encolure en lui parlant tout bas, puis je rejoignis mon hôte, ma selle sur l'épaule, mes fontes sur l'autre, tenant la gamelle et ma couverture de ma main libre.

— Donne-moi ta gamelle.

Je mis la selle et les fontes à quelques pas du feu. Je m'accroupis et lui tendis le plat de fer-blanc. Il donna deux ou trois tours de plus au ragoût avec une large cuillère en bois, puis remplit mon plat d'une masse lourde et fumante. Il me rendit le tout en disant de sa voix ébréchée :

— Tu viens de loin ?

Je sentais à travers mes gants la chaleur de la nourriture réchauffer mes mains engourdies. Je humai, et ça sentait bon.

— Question difficile, hein, dit-il en riant doucement.

Je souris au feu, et répondis enfin.

— Oui, question difficile.

— Finalement, on vient toujours de loin.

Il me regardait tout en mangeant avec appétit, malgré la chaleur brûlante du ragoût.

— Et tu vas où ?

Je mangeais en mastiquant la bouche ouverte, aspirant l'air frais, essayant de faire refroidir un peu les morceaux qui me brûlaient la langue. J'avais très faim.

— J'en sais rien.

Il était affublé d'une sorte d'énorme poncho aux dessins bizarres, qui me rappelèrent ceux de la grosse couverture sur le dos de sa prétendue mule. Le poncho semblait sortir tout droit du Moyen Âge.

— Mouais, répondit-il. T'es du genre solitaire, toi, hein ? La conversation, c'est pas ton fort.

J'avalai ma bouchée, sentant la chaleur des aliments réchauffer mon estomac. Je n'avais pas envie de lui expliquer quoi que ce soit, mais je ne voulais pas être désagréable non plus.

— C'est comme dans la chanson, lui dis-je. « I'm a poor lonesome cowboy, a long way from home. »

— Sauf qu'y a pas vraiment de « home », sourit-il. Sous son chapeau usé, ses petits yeux lumineux étaient perdus dans une mer de rides et de poils de barbe blanche. Un long nez aquilin barré d'une profonde cicatrice, une moustache à laquelle adhérait de la sauce. Elle masquait presque complètement des dents jaunies et irrégulières, entre lesquelles béaient des trous noirs. Il mangea encore un moment.

— Si tu viens de loin, et que tu sais pas où tu vas, y a probablement une femme derrière tout ça.

Il avait dit ça simplement, sur le ton d'un triste constat. Je savais que je n'avais pas à confirmer ses paroles. Aussi, je ne répondis rien, et nous finîmes notre repas en silence. Je remis du bois dans le feu et l'attisai un peu. Je m'adossai à ma selle, les pieds près du feu. Je sentais sa chaleur à travers le cuir de mes bottes. Lui était assis droit, les jambes croisées en indien sans doute, son poncho faisant comme une tente.

Le feu crépitait doucement. Tout autour de notre abri, la nuit était maintenant noire.

Je sortis ma pipe et commençai à la bourrer. Il achevait de se rouler une cigarette. Il prit un tison et s'alluma. Il me tendit le tison et, à mon tour, j'allumai ma pipe. Nous fumions en silence. J'étais rassasié, et la présence du vieil homme m'était finalement agréable. J'en fus un peu surpris, et heureux aussi. Cela incita mon cœur à s'alléger de quelques confidences.

— Oui, une femme.

Je fis une longue pause. Le vieillard ne disait rien. Autour de nous, l'air de la nuit me semblait empli d'une invisible vie. Rien de menaçant, au contraire. Comme si la vraie vie se trouvait là, tout autour de nous, paisible, faite de silence, de bouffées de tabac, d'estomacs bien remplis et de vastes espaces libres. J'entendais nos bêtes remuer derrière nous, calmes elles aussi. Le feu sautillait au gré des courants d'air, ses flammes dévorant à belles dents leur pitance.

— Une femme, repris-je, ou alors une certaine vision des choses, je ne sais pas.

L'autre hocha la tête. D'une chiquenaude, il lança un bout de cendre de sa cigarette dans le feu.

— Ça se recolle pas facilement, un cœur brisé, dit-il. Ça se recolle pas facilement…

Je soupirai, puis murmurai avec peine :

— Non, pas facilement…

Il attendit, comme pour laisser mon trouble s'atténuer un peu.

— Et t'es parti, mais ça te suit partout, hein ?

Je hochai la tête à mon tour.

Il s'agenouilla devant le feu et y jeta les quelques morceaux de ragoût qui restaient dans la marmite. Il la rinça avec un peu d'eau, puis la mit de côté.

— Donne-moi ta tasse.

Il nous servit du café bien noir et bien fort. Regardant ma tasse, je voyais les volutes de buée s'effilocher paresseusement, illuminées par les reflets du feu. La pipe au bec, je prenais de longues bouffées. Je retirais ma pipe et projetais dans l'air des ronds de fumée bleutée, formes parfaites qui tourbillonnaient sur elles-mêmes comme des galaxies. En arrivant au-dessus du feu, elles s'élançaient rapidement à la verticale pour se volatiliser dans la nuit.

Il but une rasade brûlante et se râcla la gorge.

— Je crois bien que j'te connais, dit-il soudain.

J'attendis un peu. Je regardais le feu.

— Qui sait ? fis-je au bout d'un moment.

Il se mit à rire.

— Plus j'y pense, et plus j'en suis sûr.

La buse invisible cria du fond du ciel noir.

— T'es le gars que les fédéraux recherchent, non ?

Je lui jetai un long regard. Il rit.

— Oh, tu sais, un vieux comme moi n'a rien à craindre.

Il prit une gorgée de café.

— En fait, mon gars, ce que t'as fait, c'est pas mes affaires. Ce soir on mange en camarades, et j'ai comme qui dirait de l'affection pour toi. Seulement, je te plains. Tu as fait un choix difficile, et tu dois maintenant l'assumer. Si on peut dire, parce que là, j'ai l'impression que tu viendras toujours de loin.

Je le regardai un temps, puis souris.

— T'as raison, vieillard. Je viendrai toujours de loin. Mais tu te trompes si tu crois que j'avais le choix. C'est bien ça le plus dur à prendre, je n'ai même pas eu le choix. C'est arrivé, c'est tout. Et maintenant, je dois vivre, vivre avec ça. Oui, je viendrai toujours de loin. Et peut-être qu'un jour j'arriverai quelque part, malgré tout. Quelque part où l'on m'attend…

Il ne répondit pas. D'une dernière chiquenaude, le mégot de sa cigarette plongea dans les braises. Je finis mon café et secouai moi-même les dernières gouttes au-dessus du feu. Je déposai ma tasse par terre, relevai un peu le pan de mon cache-poussière et sortit mon colt de sa gaine. Il brillait sombrement comme une bête noire dans la lumière dansante des flammes.

Le vieillard ne disait rien. Il me regardait calmement, immobile, les mains autour de sa tasse de fer-blanc émaillée. Je regardai ses mains. Curieusement, elles avaient beaucoup de noblesse.

Je lui demandai :

— C'est quoi ton nom ?

Il sourit.

— Ça a de l'importance ?

Je le regardai dans les yeux.

— Oui. Ça en a pour moi.

Il réfléchit un instant. Il avait levé la tête vers la nuit. Je voyais son cou usé autour duquel était noué un foulard crasseux qui avait dû être bleu à une certaine époque.

— Il y a longtemps, on m'appelait Michael. Mais tout le monde m'appelle Mike depuis des siècles. Il rit.

Je souris. Je regardai mon revolver.

— Michael, dis-je pensif, comme celui qui a combattu le dragon dans le ciel. Saint-Michel… C'était un archange, Saint-Michel, non ? Il était pas à la tête de l'armée des anges ?

Il rit doucement.

Je me rappelai un vitrail que j'avais vu dans une église, lorsque j'étais tout jeune. Je me souvenais très bien de ce vitrail. Je l'avais examiné pendant des heures et des heures, souvent dans une sorte de transe. Je sentais comme sur la peau de mon âme ses couleurs vives réchauffées par l'ardente lumière du soleil. J'y contemplais Saint-Michel tentant d'immobiliser le dragon, que l'on avait représenté comme un serpent ailé se tordant à ses pieds, la tête cornue et grimaçante tournée vers l'archange-soldat en armure, le monstre voulant mordre celui qui le maintenait cloué au sol en lui enfonçant une lance dans le corps.

Je m'imaginais le furieux corps à corps, la volonté mutuellement arc-boutée des antagonistes décuplant leur force, mais de telle manière que celle-ci était égale des deux côtés, transformant le combat en un équilibre terrible qui maintenait les ennemis dans une sorte d'immobilité désespérée. Un duel éternel, sans issue, sans repos.

Et puis, je me mis à songer à cette femme. Le souvenir de sa trahison hantant mon âme et le désir désespéré que j'avais de ne pas y penser parce qu'elle me manquait tellement. C'était la même bataille qu'entre l'archange et le dragon. Et je me demandais qui était vraiment le dragon : cette femme qui avait dévoré mon cœur pour ensuite me laisser pour mort. Ou pire : était-il né en moi, ce maudit dragon, devenu une partie de moi-même qui se nourrissait de ma rage, de mes peurs, de mes douleurs, de ma vie… J'en revenais toujours là, et alors je regardais dans un puits noir, un puits

sans fond dont le mutisme n'amenait aucune réponse à mes questions.

— Oui, une femme, pensai-je à voix haute. Une femme que j'ai aimée plus que moi-même, et maintenant le dragon rôde. Un dragon fou de douleur. Un dragon errant sans but aux confins de la terre.

Je serrais le revolver dans ma main gantée. J'observais ses lignes pures, ses courbes de pur-sang. Puis une peine infinie s'abattit sur moi, et je soupirai.

Il tourna la tête vers moi. Ses yeux étaient tristes.

— Et le dragon souffre, et il aimerait bien pouvoir retourner chez lui ?

Je baissai les yeux vers le feu. Je fis passer mon revolver dans ma main gauche, et de la droite, je pris ma pipe pour la cogner doucement sur le talon de ma botte.

Ma voix s'était enrouée, comme celle du vieillard.

— Il sait qu'il ne pourra jamais retourner chez lui. Pas encore, du moins. Si au moins il savait où c'est, chez lui…

Mon cœur s'emplit d'amertume, et ma voix s'empêtra dans ma gorge.

Un long silence nous enveloppa comme une couverture. Mes pensées se perdaient dans le feu. Je voyais s'y abîmer les braises orangées, s'effondrer une ville entière, ses remparts se fissurant, s'écroulant les uns après les autres. J'imaginais que sa population périssait dans les pires tourments, brûlée vive, des milliers de gens pris de panique, alimentant l'appétit vorace du brasier.

Je sortis de ma triste rêverie. Ma voix avait retrouvé un certain aplomb.

— J'aimerais que tu me dises, Michael : le dragon, l'archange l'a vraiment précipité sur la terre ? Pourquoi ne l'a-t-il pas tué ?

L'autre hésita.

— Précipité sur la terre, j'en ai bien peur. Tué, je n'en sais rien. C'est une bête coriace, tu sais.

Je regardai une dernière fois mon colt briller de ses feux noirs. Brusquement, je le fis virevolter dans ma main. Il fit plusieurs

moulinets, puis je le rattrapai d'une main ferme. Je le tendis à Michael en le tenant par le canon. Je regardai mon nouvel ami au fond des yeux en silence.

Le vieillard me regarda à son tour en plissant les yeux.

— Vas-y, Michael, le dragon est là. Tu dois finir le travail.

Il hésita, puis, lentement, prit le colt.

Je me retournai vers mes affaires, déballai ma couverture, m'y enroulai serré et, appuyé sur ma selle, j'abaissai mon chapeau sur mon visage et je fermai les yeux.

J'entendis le déclic du chien qu'on tirait en arrière, et je me dis que j'étais peut-être enfin arrivé chez moi.

XYZ